

(art absolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui



Auguste **Rodin** Georges **Seurat** Judit **Reigl** Ange **Leccia** Patrick **Tosani**
ck **Tosani** Dominique **Gauthier** Bruno **Perramant** Pierre **Schneider** Je
Jean **Roudaut** Soko **Phay-Vakalis** Alexandra **Faulvo** **Grammet** Franç
François **Barré** Norbert **Hillaire** Élisabeth **Ballet** Felice **Varini** August

M 06192 - 4 - F: 10,00 € - RD



mars 2003 • numéro **4** 10 €

Domaine Public **Auguste Rodin**

Vénus – À la Vénus de Milo

À l'instar de Rilke pour qui "la réalité est d'abord une chose lointaine et qui ne s'approche avec une infinie lenteur que de ceux qui ont la patience", Rodin pense que ce qui est très familier – le réel – doit être appris autant que ce qui est étrange. Qu'il y faut du temps et de l'amour. L'amour du temps.

Modelée par la mer, qui est le réservoir de toutes les forces, tu nous séduis et tu nous domines par cette grâce et par ce calme que seule la force possède, et tu répands en nous ta sérénité. Elle se propage comme le charme des mélodies puissantes et graves.

Quelle ampleur triomphale ! Quelles ombres vigoureuses !

Des confins des deux mondes, les foules viennent te contempler, marbre vénéré, et le crépuscule dans la salle s'épaissit pour te mieux laisser voir, seule rayonnante, durant que passent, silencieuses, les heures lourdes d'admiration.

Tu entends encore nos clameurs, Vénus immortelle ! Après avoir aimé tes contemporains, tu es à nous, maintenant, à nous tous, à l'univers. Il semble que les vingt-cinq siècles de ta vie aient seulement consacré ton invincible jeunesse.

Et les générations, ces vagues de l'océan des âges, ô victorieuse du temps, viennent et reviennent à toi, attirées et rappelées irrésistiblement. – L'admiration ne s'use pas comme un marbre s'effrite.

Aux poètes, aux chercheurs, aux modestes artistes, en plein tumulte de la ville, tu donnes de longs instants de refuge. Mutilée, tu restes entière à leurs yeux. Si l'outrage du temps a été permis, c'est pour qu'une trace persistât de son effort impie, et de son impuissance.

Tu n'es pas une vaine et stérile statue, l'image de quelque irréaliste déesse de l'Empyrée. Prête à l'action, tu respirez, tu es Femme, et c'est là ta gloire. Tu n'es déesse que de nom, le nectar mythologique ne

coule pas dans tes veines. Ce qu'il y a de divin en toi, c'est l'amour infini de ton sculpteur pour la nature. Plus fervent, surtout plus patient que les autres hommes, il a pu soulever un coin du voile trop pesant pour leurs mains paresseuses.

Et tu n'es pas davantage une mosaïque de formes admirables. Il n'est de formes admirables que les formes qui *conviennent*, celles qui s'appellent et se supposent les unes les autres selon l'irréfutable logique de l'harmonieuse nécessité, celles qui s'empruntent réciproquement la vie. – Les tiennes s'amoncellent en un ensemble indivisible, et c'est le calme torrent de la vie qui passe sur toi, ce torrent d'où tu as jailli, nue et une. Des beautés "rapportées" n'auraient jamais atteint à cette unité. Un détail qui ne s'harmoniserait pas avec tous les autres, le moindre désaccord entre les profils, et le chef-d'œuvre serait détruit, chose inutile, construction démentie, reniée par la lumière et vouée à toutes les pauvretés, à toutes les duretés. Ce sort serait fatalement celui d'un assemblage, même adroit, de morceaux, même parfaits, choisis en différents modèles. Mais toi, tu vis, tu penses, et tes pensées sont d'une femme, et non pas de je ne sais quel être "supérieur", étranger, imaginaire, artificiel. Tu n'es faite que de vérité, et c'est de la vérité seule que provient ta toute-puissance. – Il n'y a rien de fort, il n'y a rien de beau, hors de la vérité.

Ta vérité est à la portée de tous : c'est la Femme, que chacun croit connaître, la compagne familière de →



Aphrodite, dite Vénus de Milo
vers 100 av J.-C.
Marbre, hauteur 202 cm, musée du Louvre

Rodin au milieu de sa collection d'antiques
 Photographie
 d'Albert Harlingue
 Épreuve
 gélatino-argentique
 12 x 17 cm
 Musée Rodin, Paris



tous les hommes ; mais personne ne l'a vue, pas plus les savants que les simples. Et les arbres, qui les regarde ? La lumière n'a pas de spectateurs.

Cependant, à moins de s'astreindre à l'observation constante, scrupuleuse, toujours plus approfondie, de la réalité, nul ne peut rien. – Il y a des gens qui te disent "idéale". Si ce mot n'est pas vide de tout sens, il ne peut signifier qu'une sottise. L'Idéal ! le Rêve ! ... Mais les réalités de la nature dépassent nos rêves les plus ambitieux ! Notre pensée n'est qu'un imperceptible point dans la nature. La partie n'embrasse pas, ne domine pas le tout.

L'homme est incapable de créer, d'inventer. Il ne peut que s'approcher de la nature, docilement, amoureuxment. D'ailleurs, elle ne se dérobe pas à sa vue : l'homme n'a qu'à regarder, elle lui laissera voir ce qu'à force de patience il sera parvenu à comprendre, – cela seulement. La part est déjà belle ! C'est un égal de Prométhée, celui qui a su ravir à la nature la vie que nous adorons dans la *Vénus de Milo*.

Rien ne supplée à la persévérante étude. À elle seule le secret de la vie se livre. Donnez votre vie, patiemment, passionnément, pour comprendre la vie. Quel profit, si vous parvenez, en effet, à comprendre ! Vous serez dans le cercle de la joie pour toujours. Comprendre, voir, – vraiment voir !

Reculerait-on devant l'effort nécessaire, devant l'in-

dispensable apprentissage, si laborieux et si long qu'il soit, si l'on se doutait de ce que c'est que le bonheur de comprendre ?

Comprendre ! C'est ne pas mourir !

Pour moi, les chefs-d'œuvre antiques se confondent dans mon souvenir avec toutes les félicités de mon adolescence : ou plutôt, l'Antique est ma jeunesse elle-même, qui me remonte au cœur maintenant et me cache que j'ai vieilli. Dans le Louvre, jadis, comme des saints à un moine dans son cloître, les dieux olympiens m'ont dit tout ce qu'un jeune homme pouvait utilement entendre ; plus tard, ils m'ont protégé et inspiré ; après une absence de vingt ans je les ai retrouvés avec une allégresse indicible, et je les ai compris. Ces fragments divins, ces marbres vieux de plus de deux mille ans, me parlent plus haut, m'émeuvent plus que les êtres vivants. – Qu'à son tour le siècle nouveau médite sur ces merveilles et tâche de s'élever jusqu'à elles par l'intelligence et l'amour. Il leur devra ses meilleures joies. L'homme peut être le forgeron de son bonheur...

L'Antique et la Nature sont liés du même mystère. L'Antique, c'est l'ouvrier humain parvenu au suprême degré de la maîtrise. Mais la Nature est au-dessus de lui. Le mystère de la Nature est plus insondable encore que celui du génie. La gloire de l'Antique est d'avoir compris la Nature.

Ô Vénus de Milo, le prodigieux sculpteur qui te façonna sut faire passer en toi le frisson de cette nature généreuse, le frisson de la vie même, – ô Vénus, arc de triomphe de la vie, pont de vérité, cercle de grâce !

Quelle splendeur en ton beau torse, assis fermement sur tes jambes solides, et dans ces demi-teintes qui dorment sur tes seins, sur ton ventre splendide, large comme la mer ! C'est la beauté étale, comme la mer sans fin... Tu es bien la mère des Dieux et des Hommes. Le profil générateur de ce torse nous aide à comprendre, nous révèle les proportions du monde. Et le miracle est en ceci, que des profils rassemblés dans le sens de la profondeur, de la longueur et de la largeur expriment, par une incompréhensible magie, l'âme humaine et ses passions, et le caractère, qui fait le fond des êtres.

Les anciens ont obtenu, avec un minimum de gestes, par le modelé, et ce caractère individuel, et cette grâce empreinte de grandeur qui apparente la forme humaine aux formes de la vie universelle. Le modelé humain a, chez eux, toute la beauté des lignes courbes de la fleur. Et les profils sont fermes, amples comme ceux des grandes montagnes : c'est de l'architecture. Sur tout, ils sont simples, ils sont calmes comme les serpents d'Apollon.

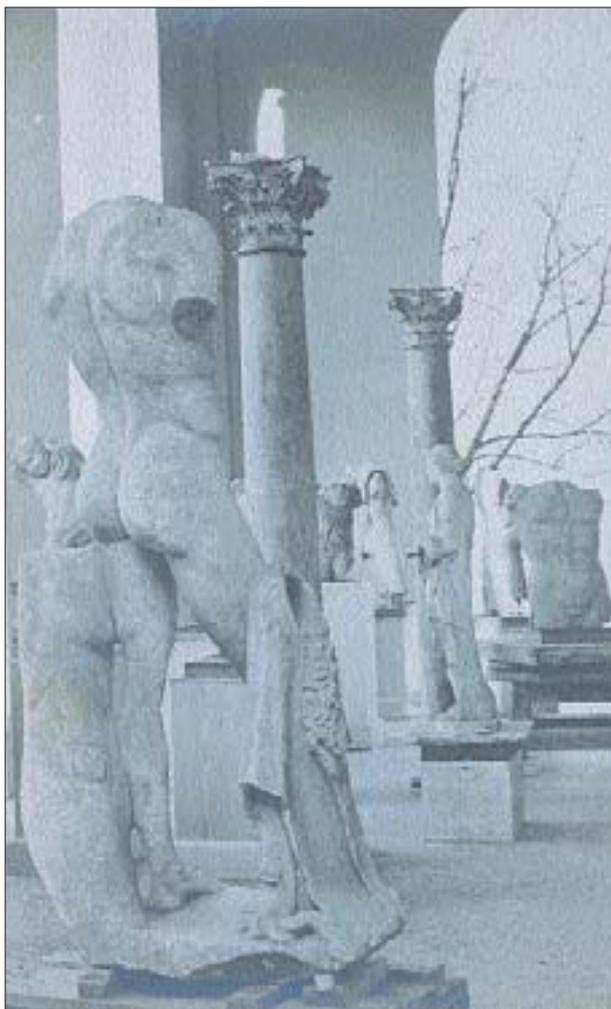
Peut-être les dénominations anatomiques ont-elles eu cet effet déplorable d'imposer aux esprits le préjugé de la division des formes corporelles. La grande ligne géométrique et magnétique de la vie en reste comme brisée dans le regard du passant ; ces analyses théoriques ont altéré, chez les non-initiés, le sens du vrai.

Le chef-d'œuvre proteste contre cette idée factice et fausse de la division. Ces formes concordantes, qui passent les unes dans les autres, comme ondulent les nœuds du reptile, et qui se pénètrent soudainement, c'est le corps, dans sa magnifique unité.

Livré à lui-même, l'ignorant n'aperçoit que les détails apparents des choses ; la source de l'expression, la synthèse, seule éloquente, lui échappe. Il est regrettable que la

description anatomique apporte, en quelque sorte, des arguments à l'ignorance plastique des foules en appelant par des mots leur attention sur les diverses parties dont se compose l'architecture corporelle. Ces mots pédants, biceps, triceps brachial ou crural, et tant d'autres, ces mots courants, bras, jambe, n'ont point de signification, plastiquement. Dans la synthèse de l'œuvre d'art, les bras, les jambes ne comptent que s'ils se rassemblent selon des plans qui les associent en un même effet. Et il en est ainsi dans la nature, qui ne se soucie pas de nos descriptions analytiques.

Les grands artistes procèdent comme la nature compose, et non pas comme l'anatomie décrit. Ils ne sculptent pas tel muscle, tel nerf, tel os pour lui-même ; c'est l'ensemble qu'ils visent et qu'ils expriment ; c'est par larges plans que leur œuvre vibre dans la lumière ou entre dans l'ombre. →



Collection Rodin
Épreuve
gélantino-argentique
14 x 9 cm
Musée Rodin, Paris

Ainsi, du point d'où je regarde la *Vénus de Milo*, tout le profil de trois quarts est ruisselant de clarté, tandis que le côté opposé baigne dans l'ombre. À peine, vers le bas du profil des trois quarts, distingue-t-on des demi-teintes. Plus haut, plus loin, la tête s'élève et règne, modelée par les clairs-obscurs, cependant que les lignes reposantes, les lignes penchées du dos concertent leurs mélodies lentes. Quelle condescendance expriment les longues lignes douces de ce dos et la fuite des reins dans la demi-teinte !

Sublime orgueil du marbre ! Vie tranquille de l'âme corporelle ! La nature est une harmonie ininterrompue. Considérez la *Vénus* sous tel profil que vous voudrez. Celui que nous admirions tout à l'heure est d'une beauté qui appelle, qui impose l'idée de l'éternel ; mais déplacez-vous, voici un autre profil : il est également marqué du sceau de l'impérissable. Tous, ils sollicitent l'admiration et la tendresse, ils sont heureux, à l'aise dans l'air calme.

Cette figure a la variété et la liberté d'une fleur, et l'artiste, penché attentivement sur elle, se relève, religieux : il a entendu parler Vénus.

Je tourne autour d'elle ; voici un autre profil, et je regarde la figure. Il y a de l'ombre dans cette bouche ; tout à l'heure il n'y en avait pas ; au dessin s'est ajouté le modelé, et les lignes qui hésitaient se décident. Le bord des lèvres est un peu ourlé, le bord des narines aussi, ce sont les signes de la jeunesse. Cette bouche est d'un dessin d'école, mais sur un plan de maître. L'erreur serait de chercher la commissure des lèvres. Tout est dans le plan de la tête, de la joue. Cette joue, qui m'apparaît en profil perdu, cette joue est toute la Sculpture, comme une vertu est toute la Vertu. – Ô bouche si simple, si naturelle, si généreuse ! Elle retient des milliers de baisers ! Impossible d'échapper à son charme. Le plus ignorant visiteur lui-même en est touché. Comme on voit bien que la femme a posé pour la divinité !

L'âme des formes respire dans la vie profonde de ce corps palpitant. Je vois sa magnifique armature d'os comme je vois ses pensées. – Toute cette grâce, cachée et présente, organisée si fortement ! Par delà cette forme douce comme le miel, où l'œil ne surprend ni noirs ni éclats, mais où la vie coule sans cahots ni sursauts, claire comme l'eau vive, on sent si bien la résistance d'une ferme et puissante charpente ! Soutenue par ces bases qui ne faibliront pas, assurée de leur solidité, la chair bondit avec allégresse, comme si elle voulait échapper à ces ombres redoublées qui s'épaississent sous les seins pour les faire surgir, tandis que la lumière ardente semble émaner du torse.

Et la haute figure adorable fait à tous l'accueil com-
plaisant de la vie. Les ombres, le jeu divin des ombres sur les marbres antiques ! On peut dire que les ombres aiment les chefs-d'œuvre. Elles s'y accrochent, elles leur font une parure. Je ne retrouve que chez les Gothiques et chez Rembrandt de tels orchestres d'ombres. Elles environnent de mystère la beauté, elles nous versent la paix et nous permettent d'écouter sans trouble cette éloquence de la chair, qui mûrit, qui amplifie l'esprit.

Cette éloquence darde sur nous la vérité, diffuse comme la lumière. C'est le rayonnement de l'allégresse. Quelle secrète émotion m'envahit devant la grâce méditée de ce modèle ! Passages ineffables de la lumière à l'ombre ! Inexprimable splendeur des demi-teintes ! Nids d'amour ! Que de merveilles qui n'ont pas encore de nom dans ce corps sacré !

Venus genitrix ! Venus victorum ! Ô gloire totale de la grâce et du génie.

L'admiration me gagne comme le sommeil.

La *Vénus de Milo* est reflétée par toutes les autres, en celles-ci se spécifie telle ou telle de ses infinies beautés. Chez l'une, libérée de toutes les draperies, le modelé des ombres fait palpiter plus voluptueusement encore la chair : cette cuisse, colonne de vie, est littéralement frémissante.

Chez cette autre, les clairs-obscurs du ventre et des jambes produisent comme un balancement où passe tout l'amour : toute son ivresse et puis tout son apaisement. Le haut du corps s'incline en un geste de révérence : mouvement si gracieux, où le Gothique et la Renaissance trouvent leur symbole.

Et cette autre encore, quel instinct l'infléchit en arc de grâce ! Une seule courbe, faite de toutes celles des épaules, des jambes, des cuisses, dessine la *Vénus accroupie*.

Je possède un petit chef-d'œuvre qui longtemps dérouta toutes les habitudes de mes yeux et de mon esprit, toutes mes connaissances. Je lui ai voué une gratitude profonde, car il m'a fait beaucoup songer.

Cette figure est de l'époque de la *Vénus de Milo*. Elle me donne la même sensation de modelé puissant et plein, elle a la même aisance dans la grandeur de ses formes, qui sont toutefois, matériellement, de proportions réduites. Quelle calme ivresse elle respire et inspire, ou plutôt quelle volupté !

Les belles ombres qui la caressent ont toutes la même direction, tournent toutes dans le même sens ; elles font – avec quelle science ! avec quelle sagesse ! – saillir les seins, puis, s'endormant sur le ventre

large, modèlent vigoureusement les cuisses. L'un des bras, de côté et en retrait, est noyé dans un clair-obscur léger. Le geste de l'autre bras tend sur les cuisses la draperie pour amasser au bas du ventre l'ombre fervente. L'ombre, voulue par l'artiste, fait à toute cette figure comme une première tunique, qui voile certaines formes et en découvre d'autres. En regardant bien, on s'aperçoit que toutes ces teintes variées sont soulignées d'un seul trait noir, un trait de force.

C'est le principe des belles sculptures comme des belles architectures. L'expression de la vie, pour garder l'infinie souplesse de la réalité, ne doit jamais être arrêtée, fixée. Le noir, qui donne l'effet, doit donc être ménagé.

On observera que les chefs-d'œuvre antiques ont tous été ainsi traités. C'est pourquoi ils produisent l'impression de la douce mesure et de la durée.

Mal dosés, les effets sont vraiment des blasphèmes contre la nature. Ils n'ont plus d'éloquence et n'engendrent que dureté et maigreur. Du reste, de loin, les effets modérés sont les plus puissants. La *Vénus de Milo*, en particulier, doit à cette modération sa puissance d'effet. Nul heurt ; en s'approchant d'elle pas à pas, on se persuade qu'elle a été modelée peu à peu par l'effort continu de la mer.

N'est-ce pas ce que les anciens ont voulu dire en affirmant qu'Aphrodite était née du sein des eaux ?

L'Art et les Artistes, mars 1914 ■



Auguste Rodin

Méditation I sans bras

Plâtre, 54 x 19 x 16 cm. Paris, Musée Rodin, Photo Adam Rzepka